

Anorexie / Arlette Pellé. — Extrait de : Annales de philosophie et des sciences humaines. — N° 12 (2003), pp. 43-56.

Titre de couverture : Annales de philosophie et des sciences humaines

I. Anorexie. II. Appétit, Troubles de l'.

PER L1044 / FP124903P

## ANOREXIE

*Kaslik, le 17 février 2001*

**M<sup>me</sup> Arlette Pellé**

**A**norexie est un mot apparu en français en 1589, un mot d'origine grecque, orexis, désir de nourriture, précédé du a privatif = absence de désir ; Aristote propose le terme anorexie pour dire « sans appétit ». Il ne s'agit pas tant du refus de nourriture que de l'inhibition du sujet face au désir.

Pourquoi parler de l'anorexie dans des conférences sur le thème des dépendances ? Dépendance à qui, à quoi ? L'anorexique se dit au contraire un être libre, et rêve de se dépendre de toute dépendance. Plus de soumission à la demande de l'Autre (on ne peut pas me forcer à manger) ou

plus de demande adressée à l'autre (je m'en sortirai moi-même), tels sont ses propos. Lacan<sup>1</sup>, ne s'y est pas trompé, « ce discours de la liberté — se vivre et se parler comme une personne libre, comme une personne pouvant choisir, faire n'importe quel choix — est un délire, qu'il appelle délire d'autonomie ». Le sujet délié de ses déterminismes, de sa filiation, de l'ordre symbolique, se croit libre. L'idéal de nos sociétés modernes est en adéquation avec ce discours de la liberté. Il ferait de nous des libres sujets, pleinement autonomes, sans attache, sans souffrance, sans conflit, pouvant satisfaire tous nos besoins par des objets de consommation, pouvant guérir de toutes nos souffrances par les médicaments, pouvant retarder notre vieillissement et notre mort ... Pourtant les êtres humains, parlants, sexués, mortels, ont un espace de liberté très limité. Ils sont soumis pour vivre et désirer à ce aux signifiants de leur histoire familiale et à ceux de leur culture. Dans toutes les cultures, les sujets expriment avec des symptômes leur « douleur d'exister », c'est-à-dire leur dépendance aux autres, leur recherche de se déprendre de cette aliénation.

La jeune anorexique tient un discours de liberté, faisant de nous, autant ses thérapeutes que son entourage, de piètres marionnettes qui ne comprennent pas l'état de grâce auquel elle est parvenue. Une jeune fille anorexique Valérie Valère, a écrit<sup>2</sup> « J'ai l'impression que cette règle — ne pas manger — mène vers un autre monde, limpide, sans déchet, sans immondices ».

Cette liberté n'est-elle pas un rempart contre une dépendance si extrême qu'elle mettrait en cause l'existence même ?

Nous rencontrons un être humain, vivant dans le déni du risque, pris par un jeûne illimité. J'ai toujours pensé que l'anorexie commençait comme une grève de la faim. Avant de faire la grève, il y a des demandes, des luttes, des crises, des appels, la grève de la faim est la dernière arme pour se faire

---

1. LACAN, Séminaire, *Livre 3 Les Psychoses*, Paris, éd. Seuil, 1981, p.150-153

2. Valérie VALÈRE

entendre ? Avant de commencer sa « grève de la faim », des appels lancés par la jeune anorexique seraient restés sans réponse.

Je ne développerai pas ici les questions de l'anorexie en tant que symptôme appartenant ou non à tel type de structure : on le rencontre dans les trois structures, névrose, psychose ou perversion ; je m'attacherai à montrer en quoi le processus anorexique pose, à sa façon, la question du sujet face au désir.

Nous parlerons de l'anorexie des jeunes filles se déclarant à l'adolescence.

Pourquoi les jeunes filles sont-elles plus sujettes à ce symptôme que les garçons, choisissant plus facilement la toxicomanie ? Elles sont davantage exposées à la question de l'objet. Dans les sociétés patriarcales, les femmes sont objets du désir de l'homme, soumises à leur autorité, assez souvent infantilisées, d'autre part elles sont tenues de se séparer et de se différencier, de leur premier objet d'amour, du même sexe qu'elles, leur mère, pour aimer le représentant de la différence, leur père. Ce passage souvent ravageant, laisse certaines femmes dans le désir inépuisé de satisfaire la demande de l'autre, (elles vont rendre service jusqu'à l'épuisement, se sacrifier jusqu'à l'oubli d'elles-mêmes ...).

La jeune anorexique par son symptôme, le refus de nourriture, exhibe sa révolte contre ce statut d'objet.

Elle refuse d'abord les caractères sexuels secondaires, seins, règles, poils, et l'identité sexuée, dans un rêve d'indifférenciation sexuelle, ni homme, ni femme.

Voilà ce que disent ces jeunes filles :

« Quand j'ai eu mes règles, il y a deux ans, je n'ai pensé qu'à une chose, ne plus les avoir. Ça tombe bien, avec l'anorexie plus de règles, me dit-elle ». Vos règles, « oui c'était l'horreur, ce sang partout ». Ma mère m'a dit : « ma pauvre ». Une autre « ça a commencé aux sports d'hiver, je n'aimais pas les remontes pentes, car ça touchait mon sexe ». Une autre

« j'ai voulu écarter toutes les pensées sexuelles, amoureuses ... J'étais contente de ne plus avoir de règles, quand je regarde ma photo à cinq ans, j'étais le diable. J'ai voulu détruire cet imaginaire sexuel, je me pensais perverse. Ça m'a fait peur ».

La période de l'adolescence réveille les fantasmes et les identifications œdipiennes laissés en suspens pendant le temps de latence.

Le passage de l'amour œdipien à un autre amour, d'un amour endogame à un amour exogame, est un travail psychique de tout adolescent. Des scénarii fantasmatiques se mettent en scène, vis-à-vis, le plus souvent, d'une personne du sexe opposé. « Est-ce qu'il m'aime ? Est-ce que je lui plais ? Il m'a regardée ... Je l'imagine avec une autre ... »

L'appel au père de l'Œdipe se remanie. Ce père sauve l'enfant de l'emprise maternelle, lui évite de glisser dans la folie, d'avoir à être tout ou rien pour sa mère. Ce père est aimé pour cette raison. La petite fille cherche à le séduire. On appelle cela fantasme de séduction, qui se retourne en fantasme de viol. Ce fantasme s'élabore dans les cures analytiques : « quand j'avais cinq ou six ans, un ouvrier chez mon père ... m'a montré son sexe ... », « un homme m'a entraînée dans l'escalier », et il se rencontre dans la vie ordinaire. « J'ai peur de me faire agresser, violer, d'être suivie par un homme qui veut ... ». À l'adolescence, l'appel à ce père de l'Œdipe représente pour l'anorexique une réponse trop proche de la réalisation du fantasme. Un fantasme prend appui sur un peu de réalité, par exemple : « Le père d'une jeune fille a quitté sa mère pour vivre avec une femme de 20 ans, donc de la même génération que la jeune fille ». Celle-ci pense alors : « Cela pourrait être moi. Il est parti parce qu'il me désirait ... ». La séduction par le père se re-produit dans le fantasme. Le père n'est plus interdit. Il perd sa place de père et devient un homme comme les autres. L'excès pour l'anorexique est d'abord éprouvé dans le lieu paternel. La fonction paternelle ne remplit plus son office de faire observer l'ordre symbolique, l'ordre de la différence des générations et des sexes. La jeune fille régresse alors dans le champ maternel.

Les fantasmes rejetés, exclus de l'organisation psychique, laissent la lumière envahir un réel cru. La sexualité est ravalée au rang de l'animalité. Le sexuel devient réel. Les règles sont perçues comme du sang, de la viande rouge. La naissance des seins, la transformation du corps, comme une transformation en femelle mammifère.

Une impossibilité d'investir mentalement la sexualité, un refus d'affronter les fantasmes liés à la sexualité : anorexie mentale.

Le refus du sexuel et de la différence des sexes précède le refus de la nourriture.

Nous pouvons donc dégager un premier temps, un retour du refoulé de la sexualité infantile, une réalisation fantasmatique de la séduction avec le père, une exclusion des fantasmes œdipiens et un dévoilement du réel du sexe (animalité). Pas de métaphore, pas de mise en scène, pas de représentation : refus du sexuel.

Pourquoi le refus des fantasmes sexuels est-il suivi du refus de l'aliment ?

Manger ou ne pas manger s'inscrit dans le champ de la demande maternelle. La régression dans cet espace, régression à la pulsion orale, est toujours un second temps : temps des réactions de l'entourage face au refus de manger, du comportement alimentaire obsédant, temps où les anorexiques consultent.

Ce refus de se nourrir renvoie au trajet de la pulsion, telle que Freud<sup>1</sup> nous l'indique dans la deuxième topique.

Pour imaginer, je vais prendre des exemples que chacun a pu vivre. Que vous regardiez trop la télévision ou que vous mangiez trop, le processus débute toujours de la même façon : vous êtes présent au début de l'acte, vous choisissez de regarder telle émission, vous êtes certains que vous pourrez volontairement éteindre le bouton. L'émission terminée, vous arrêterez de manger, mais vous continuez une émission, deux émissions, un gâteau, deux

---

1. Sigmund FREUD, *Essais de Psychanalyse*, éd. Petite Bibliothèque Payot, 1981

gâteaux, ... Après un temps, vous ne savez plus ce que vous mangez, vous ne savez plus ce que vous regardez. Les images défilent et envahissent votre psychisme. Vous êtes alors coupés de votre subjectivité, votre corps, regard ou bouche se mettent à fonctionner sans vous, sans votre pensée, sans représentation, sans mémoire, sans trace des crises précédentes. Aucune instance critique ou spéculaire ne s'oppose au déroulement d'un acte sans sujet. Vous ne pouvez plus vous arrêter. La passivité gagne du terrain. Au bout du processus, vous rencontrez l'état dépressif, l'apathie. La pulsion de mort a fait son œuvre, vous êtes objectivés. Ce trajet s'effectue sans lien avec les autres et sans parole. Prisonnier d'un processus où la séparation, l'arrêt ou la coupure n'ont plus de place, le corps se vide de présence subjective.

L'anorexique, par rapport à ce trajet, réagit comme si elle avait TROP mangé, c'est-à-dire TROP bien répondu à la demande maternelle, dans le sens où se nourrir renvoie à satisfaire la demande de la mère, « laisse-toi nourrir ». Elle est pleine des mots de la mère, de nourriture maternelle.

Un trop du côté du père est redoublé par un plein du côté de la mère. Sans ce redoublement, pas d'anorexie.

La régression à la pulsion orale la précipite dans le lieu infantile mère-enfant, la renvoie à une dépendance excessive aux demandes de la mère, la tire inexorablement vers le corps « dévorant » de la mère, d'où elle tente de s'arracher en créant ce symptôme : anorexie. Une jeune anorexique grave nous rapporte l'extrême douleur d'avoir à se faire objet de la mère. « Quand elle voit des grosses, maman dit : elle est grosse comme un mammouth ; maman m'a dit aussi « quand j'étais enceinte de toi, j'étais grosse comme un mammouth ». J'ai demandé à mon père, pourquoi on appelait un grand magasin, Mammouth, il m'a répondu : « parce qu'il y a plein de choses à manger dedans ». Cette jeune fille refuse d'être forte comme un mammouth, mais le poids qu'elle cherche à atteindre, ne pas dépasser trente kilos, rester dans les vingt kilos, correspond au poids que sa mère dit avoir pris, lorsqu'elle était enceinte. Cette jeune fille veut atteindre ce poids pour retrouver le chiffre qui complémente la mère, 20 + le poids de la mère = tout

de la mère, rien ne lui manque. En refusant la nourriture, elle cherche à se tenir à distance du désir de la mère. Mais, en ne voulant pas dépasser trente kilos, elle devient l'objet qui manque à la mère (déli de la castration maternelle). À elles deux, elles font UN. Pour cette jeune fille, le deuil de la complétude n'est pas entamé. Accepter la castration de la mère c'est accepter que le désir de la mère se porte hors de l'enfant, que cette mère manque, sans vouloir la combler, la satisfaire. Le déni de la castration maternelle veut dire vouloir la combler, lui plaire, se faire objet qui satisfait ses demandes.

Lacan nous parle des ravages que peut produire ce lien primordial à la mère, non pas du fait de cette mère-là, mais plus généralement du seul fait que d'elle, dépend la vie ou la mort du petit enfant.

Il<sup>1</sup> nous dit « le désir de la mère n'est pas quelque chose qu'on puisse supporter comme ça. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes, c'est ça la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout à-coup de refermer son clapet. C'est ça le désir de la mère ». Une petite fille en psychothérapie dessine un chat-mère, gueule grande ouverte qui dévore la petite souris. Fantasme de l'enfant mettant en scène le désir cannibalique de la mère. Lacan ajoute dans ce texte, « alors j'ai essayé d'expliquer qu'il y avait quelque chose qui était rassurant ... Il y a un rouleau, en pierre, bien sûr qui est là en puissance au niveau du clapet, et ça retient, ça coince. C'est ce qu'on appelle le phallus. C'est le rouleau qui vous met à l'abri, si tout d'un coup, ça se referme ». Ce rouleau c'est le père « suffisamment bon » pour contenir la puissance maternelle. La fonction paternelle symbolique qui sauve l'enfant du désir cannibalique de la mère. L'amour maternel comporte une limite, l'enfant ressent le désir de la mère, hors de lui, ça le soulage, le père le dégage de la mission de combler le manque de la mère. Pour l'anorexique, ce phallus, énigme du désir de la mère, consistant dans l'intervention paternelle, ne remplit pas sa fonction. Il

---

1. J. LACAN, *Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, éd. Le Seuil, Paris, 1991, p.129



manque quelque chose qui pourrait faire fonction d'arrêt, de limite à la dévoration maternelle. Pas de rouleau, alors cette mère pourrait vous avaler, alors la jouissance pourrait être illimitée.

Je pense à une jeune fille, qui est venue en séances à la suite d'un séjour à l'hôpital. Je l'appelle Sygne en hommage à Claudel, qui nous a donné dans l'Otage, revisité par Lacan<sup>1</sup>, une figure d'une jeune femme qui « ne cède pas sur son désir », qui dit non, au moment de sa mort, tout comme l'anorexique le voudrait. Dire non à l'emprise de la demande maternelle est la condition pour ne pas céder sur son désir, pour exister.

Chère Sygne, vous souvenez-vous lorsque cette première fois, vous êtes venue me rencontrer, accompagnée de votre mère ? Vous étiez si pâle, si frêle dans vos quinze ans à peine. Vous sortiez de l'hôpital où vous veniez de passer trois semaines. Trois semaines, en isolement partiel, puis total vous ont fait retrouver un poids présentable. Vous veniez de dépasser légèrement la barre des trente cinq kilos. Vous aviez rempli le contrat avec l'hôpital ; les médecins vous ont laissée sortir, à condition de parler à un psychanalyste. Vous n'aviez pas l'intention de prendre du poids mais vous refusiez de retourner à l'hôpital. Vous m'avez transmis ce refus avec une grande conviction. Pour cette raison j'accepte de travailler avec vous. Me revient tout de suite, lors de notre première rencontre, des éléments d'un article, que j'avais lus depuis longtemps<sup>2</sup>. Ma mémoire me trompait peut-être, mais avec la même conviction que la vôtre pour ne pas devenir forte, je vous lance : OK, vous allez revenir à une condition qu'à chaque séance, il y aura à l'entrée du bureau, une balance, vous vous pèserez, vous inscrirez sur ce papier le poids que vous pesez aujourd'hui, si vous en perdez, vous le rattraperez immédiatement à la séance suivante, sinon vous ne venez plus et vous retournez à l'hôpital. Je ne vous parlerai jamais de nourriture, de ce que vous mangez ou pas. Vous acceptez et inscrivez votre poids du jour. À chaque séance, pendant trois ans, j'ai fait sortir et la balance et le papier. À

---

1. J. LACAN, *Le Séminaire livre VIII, Le Transfert*, éd. Seuil, Paris, Mars 1991.

2. Le Coq Héron, Article de Erikson P.

chaque séance, Sygne se pesait et inscrivait son poids. Deux ou trois fois, il est arrivé qu'elle inscrive 500 grammes de moins. Elle me l'a avoué. Elle l'a rattrapé la séance suivante. Enfin elle a écrit qu'elle le rattrapait, donc elle voulait poursuivre ce travail. J'avais mis ce rituel en exergue pour prendre le risque de travailler avec elle. Je me suis aperçue qu'elle inscrivait son poids, qui ne bougeait pas d'un gramme, avec une grande satisfaction. Elle signifiait « je n'ai pas cédé à la demande maternelle ». Le jour où ce poids a commencé à augmenter régulièrement, de 500 grammes en 500 grammes, il ne s'agissait plus de satisfaction mais plutôt de jouissance ; elle devenait boulimique. J'ai retiré la balance et la feuille à ce moment-là, considérant qu'elle avait changé de registre et passait à autre chose.

Pendant la longue durée de son anorexie, Sygne remarquait que tout allait pour le mieux. Elle aimait la musique, jouait d'un instrument, était brillante élève au Lycée, se disait tout juste un peu timide et se plaignait de sa solitude. Comme toute anorexique, elle investissait les connaissances, les apprentissages, les processus intellectuels. Cet investissement se faisait au détriment d'un autre, elle ne voulait rien savoir de la différence des sexes. Ce qui venait du corps, émotions, affects, était bon pour la poubelle, tout comme une partie de la nourriture. Elle n'en voulait pas. Elle voulait, rien ressentir.

Sa mère ne paraissait pas s'inquiéter ; « Moi aussi, a-t-elle dit, à 14 ans j'étais anorexique et je m'en suis sortie ». Je lui réponds, « Oui madame, c'est très bien, mais vous et votre fille, ça fait deux. Deux personnes différentes. Deux personnes qui pensent différemment, deux personnes qui ressentent différemment et qui sont ou ont été anorexiques pour des raisons différentes ». L'objectif de mon insistance sur la différence était de marquer la coupure entre elle et sa fille.

Chère Sygne, vous me parlez de votre mère, de votre grand-mère maternelle et établissez un lien entre votre anorexie et les femmes de la maison. « Ma mère m'appelle mon bébé, je lui ai dit que je n'étais plus un bébé, j'avais 15 ans, elle a répondu, si tu me dis ça, alors je vais me fâcher », par conséquent, j'ai accepté qu'elle continue à m'appeler, mon bébé.

Votre mère vous regarde comme si vous étiez encore son bébé, les métaphores qui indiquent la proximité de l'amour et de l'oralité sont nombreuses : « J'ai envie de te croquer, on en mangerait bien ». La bouche est à la fois l'orifice qui sert à se nourrir et à s'embrasser, zone érogène, nous dit Freud. Sygne refusait autant la nourriture que les baisers.

Dans les *Indomptables*<sup>1</sup>, vous pouvez lire des phrases de Simone Weil, cette philosophe anorexique volontaire qui rend compte de l'enjeu impliqué dans le circuit anorexique : « ... Un malheur est qu'on ne peut pas à la fois regarder et manger. Les enfants sentent ce malheur. Ce qu'on mange, on le détruit ». Elle ajoute « ... Le corps s'incorpore ce qu'il aime en le détruisant ». Refusant de se nourrir, l'anorexique refuse de détruire l'objet d'amour et de se laisser détruire par lui, refuse de détruire la mère et de se laisser dévorer par elle.

Sygne est dans la bouche du crocodile, bouche qui peut se refermer en la détruisant. « Je ne me sens pas en sécurité quand ma mère est là, dit-elle, j'ai très peur, j'ai l'impression de lui devoir quelque chose, de lui appartenir, j'ai l'impression qu'elle peut faire de moi ce qu'elle veut, que je suis à son merci ». Les contes, le chaperon rouge, les ogresses savent dire les fantasmes des enfants liés à l'oralité. Cette image de la mère qui dévore son petit est une construction de l'enfant, qui nous donne une représentation de la dimension ravageante en jeu dans le champ maternel.

Sygne me disait souvent : « j'ai l'impression de vivre dans les mots de ma mère, dans ses pensées, dans ses actes, il n'y a pas de différence entre elle et moi, elle s'est sacrifiée pour nous, elle s'est donnée, j'ai l'impression de voler les idées des autres, je n'existe pas, je n'ai jamais su ce que je pensais personnellement, je n'ai pas d'avis personnel. J'ai appris le langage des adultes uniquement pour pouvoir leur plaire ».

---

1. G. RAIMBAULT, C. ELIACHEFF, *Les Indomptables, Figures de l'anorexie*, éd. Odile Jacob, 1989, p. 205

L'anorexique est en danger de mort, d'avoir à satisfaire pleinement les demandes de la mère, de ne pas y opposer de refus, de ne pas pouvoir lui dire NON, d'être aspirée, happée par sa présence, finalement indifférenciée. Le corps de l'une est une partie du corps de l'autre, les mots de l'une, la pensée de l'autre. Elles pourraient, mère et fille, ne former plus qu'un.

Vous savez que Lacan a énoncé « il n'y pas de rapport sexuel » ; quand on est deux on n'obtiendra jamais UN. Chacun projette en avant de lui une idée ou une image du bonheur, du paradis, de ce qu'il faudrait pour être heureux, chacun peut rêver d'un monde ou d'un psychisme sans conflit, sans différence, sans opposition, sans division, d'un amour si parfait qu'il ferait UN avec son objet d'amour. Il y aurait alors du rapport sexuel. Chacun peut penser que cette période heureuse a été vécue dans la première enfance, et qu'elle a été perdue. Cette image du bonheur est proche de l'union. Elle nous tire en avant à une condition qu'elle ne se réalise jamais totalement, sa réalisation ferait de nous des êtres sans manque et donc sans désir. Chacun, d'ailleurs, mettra en jeu une part d'échec dans sa réussite, soit, il réussit sur le plan professionnel et se trouve malheureux en amour ou inversement, soit le succès déprime ... Cette part d'échec, en s'inscrivant comme ratage, empêche de se frotter à la complétude (tout réussir) dont la conséquence entraîne l'absence de désir.

L'anorexique est justement proche d'avoir réalisé cette complétude, c'est pour la fuir, pour s'éloigner du désir de la mère, qu'elle refuse la nourriture.

Ne repérant pas la Loi symbolique du côté du père, elle va instituer des règles concernant la demande maternelle. Y répondre un peu, beaucoup ou pas, équivaut à manger un peu, beaucoup ou pas.

L'anorexique fabrique virtuellement un objet de convoitise, l'aliment, objet qui est à son entière disposition, qu'elle range dans la catégorie de l'interdit ; toute prise de nourriture étant alors considérée comme une transgression suivie de culpabilité. Elle ne doit pas céder à la tentation.

S'il n'est pas indispensable, pour avoir faim, de s'interdire de se nourrir, en revanche dit Freud<sup>1</sup> : « Il faut un obstacle pour faire monter la libido et là où les résistances naturelles à la satisfaction ne suffisent pas les hommes en ont de tout temps introduit des conventionnelles, pour pouvoir jouir de l'amour ». Les difficultés pour rencontrer l'objet d'amour (éloignement, interdit des parents ou de la société, le secret ...) augmentent le désir.

En fabriquant la séquence interdit-transgression-culpabilité, avec un objet disponible, la nourriture, l'anorexique organise le jeu du désir.

Ceci rappelle la condition du désir de l'hystérique : qu'il soit insatisfait.

Le cycle continue irrémédiablement, sans appel : de l'excès rencontré par la réponse paternelle, au plein rencontré dans le champ maternel, elle réagit violemment pour exister, en fabriquant ce tourment exceptionnel de créer à l'intérieur de son propre corps, l'appui du manque qu'elle n'a pas rencontré à l'extérieur. Elle éprouve la sensation de faim, sans la satisfaire. Il ne s'agit pas d'un état de non-faim ; toute anorexique parlera de la douleur d'avoir faim et de la recherche de la sensation de faim. C'est dire que le besoin — de manger — , n'est pas annulé mais que le désir est plus fort. Elle aura quelque chose à vouloir, si ce n'est à désirer.

En refusant la nourriture, en mangeant selon sa volonté et non plus celle de sa mère, elle semble maîtriser l'objet institué comme objet du désir, le manipuler à sa guise. Elle retombe pourtant, et c'est le dernier temps de l'anorexie, sur les impasses de la complétude, en circuit fermé, guettée par l'appétit de la mort. La complétude qu'elle a fuie avec acharnement, et du côté du père et du côté de la mère, se referme sur elle-même : drame de l'anorexie.

Sygne disait : « J'existe dans l'anorexie ». La question de l'identité sexuelle s'était rabattue sur celle de l'identité de l'être, du qui suis-je ? Qui suis-je pour ma mère ? Comme elle ou différente d'elle, son objet ou un

---

1. Sigmund FREUD, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, éd. Idées NRF, Gallimard, Paris, 1962

sujet. Comment se séparer de la mère pour désirer ? Chère Sygne, vous aviez réduit vos semblables à des êtres identiques, ils étaient interchangeables. Ils vous demandaient tous la même chose, de manger, au moment où vous ne pensiez qu'à une seule chose, ne pas manger. C'était votre NON, votre dire j'existe, votre façon « de ne pas céder à votre désir ».

Quand vous avez commencé à sortir de ce refus d'avaler des aliments, vous pouviez placer des mots concernant ce que vous viviez au moment de l'anorexie : « quand j'étais anorexique, j'étais un avec moi-même, il n'y avait pas de conflit, je ne pensais qu'à une seule chose : manger, ne pas manger, et tout le monde disait la même chose de moi : Manges, tu es maigre. Maintenant, je suis différente avec des personnes différentes, les autres ont une image de moi différente, qui ne correspond pas à ce que je suis ». Vous aviez trouvé dans l'anorexie l'adéquation parfaite entre l'image du corps que vous offriez aux autres et ce à quoi vous pensiez. « J'ai l'impression d'être une seule personne, d'être moi, quand je maigris. Mon problème, c'est de pouvoir penser autrement que ma mère. Et puis, je ne supporte pas la différence entre les garçons et les filles, c'est triste, on ne voit pas les choses de la même façon ». S'il n'y a pas de rencontre qui fasse un entre le masculin et le féminin, l'identité de l'anorexique se fait Une : « je suis ce qu'on me dit », l'adéquation est trouvée. À ce moment, la division, la différence, le sexuel sont rejetés.

Du côté des addictions, drogues, alcool ..., ces objets sont pris pour obtenir la complétude, la jouissance de l'Un, pour obtenir l'absence de division. Pour l'anorexie, ce processus se met en place pour sortir d'un état de complétude. Le toxicomane, par exemple, passera par des états de manque douloureux et cherchera à obtenir par tous les moyens stratégiques l'objet de la satisfaction. L'anorexique, au contraire, mettra à distance l'objet, la mère, et cherchera son salut dans le manque. Mais plutôt que du manque qu'elle espérait obtenir, elle est confrontée aux vertiges du vide. L'obsession de l'un sera la recherche du produit, celle de l'autre, le refus du produit. Ils développent tous deux un rapport pathologique à l'objet oral, pour lequel la distinction entre besoin et désir reste floue.

Avec toutes ses forces, volonté, maîtrise, obstination, l'anorexique a cherché à s'échapper du plein. À la fin du circuit, se re-produit en elle l'unité. Peut-elle savoir que la mère dont elle a à se séparer n'est pas à l'extérieur, mais au-dedans d'elle-même ?

Celle qui ne sait comment vivre autrement qu'en refusant la nourriture n'est pas « guérie », lorsqu'elle se remet à manger. La parole est le moyen que la psychanalyse utilise, même si les écueils sont nombreux pour freiner, limiter l'appétit de la mort et pour grandir dans le temps du désir.